



La mort s'invite à  
**Kerandré**

Isabelle Piquelin

Isabelle Piquelin

La mort s'invite à  
Kerandré

© Isabelle Piquelin, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-6527-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la Bretagne, si chère à mon cœur.*

## **PARTIE I**

## Chapitre 1

### Kerandré

En sortant de ma voiture, le vent frais me surprend. Je sens, aussi sec, le parfum de l'air marin, mélange d'iode et d'algues. Les bourrasques me fouettent le visage et lacèrent mes yeux, que je ferme aussitôt. Ce matin, le ciel est nuageux et l'on pourrait croire que la pluie va bientôt s'inviter.

Je respire à pleins poumons. Je ne le fais qu'ici. Cela me surprend et, en même temps, je trouve cela si normal. Devant moi, il y a l'immensité.

Je ferme ma voiture à clé, ce qui est inutile, parce qu'il n'y a personne ici. C'est étonnant. Je m'avance vers l'entrée de la plage et jette un coup d'œil furtif en direction des panneaux d'affichage. Les chiens et les chevaux sont interdits, les véhicules aussi, et l'on ne peut pas faire de feu. La pêche à pied est autorisée, mais ce matin, les pêcheurs ont préféré sans doute rester au chaud. Il fait froid.

Je descends la pente en béton, cerclée de grosses pierres grises, qui m'emmène sur la plage couverte par endroits d'algues noires. La baignade est autorisée ici, mais franchement, les lieux ne font pas vraiment envie. Ici, c'est une sorte de grand golfe triste.

Je regarde devant, à droite puis à gauche, cette grande étendue de plage. À gauche, des pins surplombent le sable, et au loin, loin, loin, on distingue des rochers parfois sombres, parfois couleur ocre. Je les ai escaladés plus d'une fois, et à chaque expédition, c'était la même excitation de devoir affronter un mur naturel, un parcours sinueux entre les flaques d'eau salée où les crabes se baignent joyeusement, et les grappes de moules à ne pas écraser sous les baskets. Traverser un endroit hostile pour des pieds nus, tout en préservant ce que la nature produit.

Devant moi, le grand large derrière les parcs à moules. La mer est basse et c'est justement ce qui m'intéresse dans ma promenade. Je peux marcher pendant des heures, sans être surprise par la marée. L'endroit peut paraître lugubre, mais je suis certaine que l'on peut faire de magnifiques photographies. Moi, je ne sais plus en faire. Je n'ai plus envie de le faire.

À droite, l'étendue est plus courte et est surplombée de pins et de maisons aux murs blancs. Au bout de la pointe, il y a des rochers plats, praticables pour les amoureux de la pêche. Ces merveilles de la nature qui datent de milliers et de milliers d'années, effleurent les moules accrochées aux piquets en bois, plantés dans le sable.

Avant de commencer mon itinéraire, je jette un coup d'œil devant moi. Une dizaine de bateaux sont échoués et attendent la marée haute.

Je respire comme je peux, parce que mes poumons se sont atrophiés. Je regarde un des visages de la Bretagne en silence. Je n'entends que le vent siffler et les mouettes crier. Mes yeux se portent au-delà des parcs à moules, sur cette eau qui est là et qui attend l'attraction de la lune pour revenir vers la côte. Mes yeux s'embrument de mes propres larmes salées.

Mes mains dans les poches de mon manteau rembourré, je commence ma procession. Mon nez est déjà froid et je suis certaine qu'il est rouge. Le vent continue de me fouetter le visage. Je sens mes joues roses de ce temps frais et humide. Les mouettes me tournent autour. Je sais ce qu'elles désirent : mes restes. Les vacanciers leur donnent des morceaux de pain, et ces gentils volatiles s'empressent, quoiqu'avec méfiance, de les attraper sur le sable. Je n'ai rien pour elles. Je vois bien que ces beaux oiseaux blancs et gris m'invitent à leur danse. Si j'avais des ailes, je les accompagnerais et puis je les quitterais pour monter un peu plus haut, pour danser avec d'autres. Je n'ai pas le cœur à la légèreté qu'ils m'inspirent. Mon cœur est mort. À l'arrêt. Il bat, mais son rythme s'est ralenti. À certains moments, je ne le sens pas ; à d'autres, il me fait drôlement mal. C'est curieux d'avoir un organe qui vous impose son rythme. Mon cerveau est en mode pilotage automatique, mais mon cœur et mes poumons s'imposent.

Je marche. Je regarde à droite, à gauche, devant moi et, souvent, mon regard se fixe sur mes baskets. Comme un réflexe du bord de mer, je passe ma langue sur mes lèvres. Elles sont salées et j'esquisse, pour je ne sais quelle raison, un sourire. Peut-être s'agit-il de la preuve de me savoir en bord de mer, une fois l'an. Une preuve qui me dit de profiter de cet instant loin de tout et si proche de mon tout à moi.

J'ai un pantalon qui m'arrive aux mollets et je sens le sable se fracasser sur ma peau nue. Le vent se calme mais il est toujours le maître des lieux.

Je pense à tout. À rien aussi. Bien sûr, je pense à ce qui s'est passé il y a trois ans... comment pourrait-il en être autrement ?

Sans m'en rendre compte, j'avale les centaines et les centaines de mètres. Les minutes s'égrenent sans que je m'en aperçoive. Tant mieux.

Je marche, je ne sais plus respirer. J'essaie. Je jure que j'essaie d'évacuer ce qu'il y a à évacuer, mais c'est difficile, oh oui, comme c'est dur. Le poids est là, sur ce cœur pourtant mort... en état végétatif, plutôt. Je suis devenue une sorte de zombie. Mes cheveux n'ont pas été coupés depuis trois ans, ils m'arrivent au milieu du dos. J'ai des cernes aussi et je ne perds plus mon temps à me

maquiller. Je porte des jeans et des pulls basiques. Pas de fioritures, ce serait indécent. J'ai essayé de faire des efforts, mais cela m'est revenu en pleine face. Qui suis-je pour paraître heureuse ? Quel monstre je suis pour me montrer avec des robes fleuries, des chaussures à talons, des bijoux colorés et du maquillage ?

Je n'ai pas le droit de vivre. C'est tout. C'est aussi simple que cela. Je n'ai juste pas le courage de me suicider. C'est tout. C'est aussi simple que cela. Je ne ris plus et n'en ai pas le droit. C'est tout. C'est aussi simple que cela. J'erre dans ce monde. C'est tout. C'est...

Cela fait au moins une demi-heure que je marche, et je m'approche des rochers. J'entends des rires de petites filles et la digue se fissure. Je pleure, m'appuie contre un rocher et tombe à genoux. Les cris des petites filles dansent autour de moi. Je les vois, elles courent, s'approchent des rochers et grimpent. Je vois leurs petites mains potelées, leurs pieds dans leurs sandalettes rouge et bleu. Je les regarde évoluer et j'ai peur qu'elles se blessent. Je me relève aussitôt et crie un « Attention ! », et les petites filles aux longs cheveux blonds s'effacent.

Des fantômes.

Des souvenirs du passé.

Je pleure, sans parvenir à me ressaisir.

Je voudrais tellement les serrer contre moi, leur dire que je suis là, que rien ne peut leur arriver. J'étais là, et...

Il y a des phrases que l'on ne peut pas poursuivre. Même trois ans après.

Au bout de très longues et douloureuses minutes, je me calme. Je me mouche et laisse l'air frais breton pénétrer mes poumons rétrécis. Je me retourne et reviens sur mes pas. Je sens mes yeux humides et me console en me disant qu'une tasse de café m'attend à mon retour. Après, je dormirai ; comme ça, j'oublierai pendant quelques heures ce vide au fond de moi. Oublier le néant de mon existence d'aujourd'hui, oublier ce manque, ce vide. Oublier le néant qui me ronge chaque jour.

Les premières semaines ont été insupportables. La douleur s'est aussitôt déclarée dans mon corps et dans mon cœur. Ma tête aussi. Elle me consume de seconde en seconde. J'ai mal et je n'ai pas honte de le dire. Je n'en fais pas étalage, mais je ne peux pas le cacher. J'ai mal. C'est tout. C'est aussi simple que cela.

La première douleur est apparue au cœur. En une fraction de seconde, il était enserré dans un étau. La deuxième s'est manifestée au niveau du diaphragme. Une sorte de tension qui prend rarement des pauses. La troisième, à la tête. Les larmes et toutes les compressions qui se créent, me provoquent des

migraines. Je prends des cachets, m'abreuve de thé pour me décontracter et marche pour avoir une activité physique. Mon psychologue – je n'ai pas eu d'autre choix que d'en consulter un par l'intermédiaire de mon médecin traitant – m'a dit que c'était normal de ne pas être bien. Que le temps faisait partie de la médication. Il fallait que je digère. Si tant est que ce soit possible, j'essaie de le faire. C'est pour moi un long, un très très long chemin de croix.

Je suis vide et remplie de douleurs... allez comprendre. Quand ai-je ri pour la dernière fois ? C'est facile. C'était il y a trois ans.

Je jette un nouveau coup d'œil à la mer. Ça va, elle est loin et il n'y a personne. Si je pleure à nouveau, il n'y aura pas de témoin.

Voilà un nouvel été de passé. Les vacances se terminent ce week-end. Nous sommes le jeudi 29 août 2019. Je vais me laisser engloutir par mon travail. Les bols d'air frais iodés, les doux bruits des mouettes et la douceur du sable vont me manquer. Ce petit morceau du Morbihan, Kerandré, me fait autant de bien que de mal. Mon psychologue n'avait pas besoin de me dire que le fait de revenir sur les terres de mes vacances me ferait du bien et participerait à ma guérison. Oui, Liseron, tu es malade.

## Chapitre 2

### Un corps sans vie

Je m'approche de l'entrée de la plage. Sa pente en béton m'invite à rentrer chez moi, dans mon petit nid douillet. Avant de quitter cet endroit sauvage, un peu maîtrisé par l'homme, je regarde le côté de Kerandré que je n'ai pas parcouru. J'observe de loin les maisons qui doivent avoir une vue imprenable sur l'océan. Là-bas, les habitants sont habitués à la récolte des moules. Lorsque je vois les mytiliculteurs en action, je me dis qu'ils ont un beau métier. Ils sont au contact de cet élément qui constitue notre planète, tout comme les agriculteurs avec la terre. Pour moi, cultiver les moules ou les huîtres, c'est exotique. J'aime les regarder faire et je les envie parfois de leur adresse sur un bateau. Eux, sans aucun doute, savent nager.

J'observe les pins alignés derrière les maisons, je regarde cet arc de sable et une forme m'intrigue. Je ne sais pas pourquoi je m'avance, mais je m'approche et la forme se dessine. La tache est blanche. Là, à deux cents mètres de moi, je crois distinguer une femme allongée sur le sable. Le blanc, c'est sa robe.

Je m'avance à reculons. J'avance mais j'ai peur de voir ce que je vais voir. Je regarde tout autour et il n'y a personne ce matin. Il est dix heures et il n'y a pas de pêcheurs à la coque. Je mets ça sur le compte de la fin des vacances.

Je foule le sable, oublie le vent qui m'abîme les yeux et avance. J'ai froid maintenant et mes yeux pleurent de ce mauvais temps. J'ai envie de courir vers cette chose qui semble être une femme pour la couvrir. Est-elle insensible au froid ? Ou bien... ou bien, ne peut-elle plus rien sentir ? Je chasse ces pensées.

À une vingtaine de mètres, je pose mes yeux sur elle sans détourner mon regard. J'arrête de respirer. Je crie. Hurle plutôt. Je ressens des spasmes et je vomis. Je recule instinctivement et je cours vers ma voiture. Je crois que je n'ai jamais couru aussi vite. Mes jambes tremblent mais ma peur me donne la force de m'éloigner de ce regard dans le vide. Un regard sans vie. La mort s'invite à Kerandré.

Je m'installe dans ma voiture et mon corps tremble. Que dois-je faire ? J'appelle les pompiers et ils vont appeler la gendarmerie. J'en suis incapable. Déjà, composer le 18 s'avère compliqué et long à taper. J'attends, prostrée, et regarde derrière mon pare-brise le parc à moules.

Je fixe la ligne d'horizon pour ne pas sombrer, pour rester connectée au monde. Je reste stoïque, tremblante d'effroi. Je regarde le ciel gris de ses nuages épais. De fines gouttelettes d'eau se mêlent à celles venues du large.